Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 8

Artikel: Un peu de tout
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186912

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lâi allâ; la felhie eut bio lo trioulâ, mâ po rein. — Ne su pas razâ, se lâi fe lo villio, et tot fut de.

Le dut don lai allâ tota soletta, et quand le revegne à l'hotô, son pére lâi fâ :

— Et pi, lo menistrè a-t-e fé on bio prédzo ?

— Oh oui, papa, bien beau ! mêmement qu'il y avait bien du monde qui pleurait.

— Quoui ? dâi fennès ! cein tchurlè po rein !

— Oh ! et pi bien des hommes aussi.

— Et quoui ?

— Eh bien papa, je te dirai que notre voisin Thimothée remâofait presque. Les gens crient tant après pace qui cause comme ça tant; ça n'empêche pas qui pleurait, que ça prouve qui n'est pas enco tant crouïe.

— Pardié ! pliorâvè dè ne pas poâi dévezâ !

6 **L'enfant sous la neige.**

Quinze jours après, le trousseau n'avait pas avancé. Le contre-maître apparaissait aux heures des repas, morose, taciturne; Mme Laroche ne parlait pas davantage, Geneviève pleurait toutes les larmes de son corps, seule Violette riait et se refaisait un bon petit estomac, très heureuse de sa nouvelle vie et ne semblant pas se douter qu'elle put la perdre jamais.

Un soir Laroche ne vit pas l'enfant à sa place accoutumée. Il ouvrit la bouche pour interroger et il n'en eut pas le courage. Le dîner fut triste et muet. A la fin ce fut plus fort que lui.

— Et Violette ?... dit-il.

— Partie.

— Tu as eu ce courage ?

— Tu l'exigeais.

— Sans doute, je te fais juge, il le fallait. C'est égal, tu aurais pu...

— Quoi ?

— Attendre, voir... Elle est vraiment partie ? Alors ce soir la pauvre petite va coucher au dépôt, dans cette horrible préfecture de police...

Laroche se leva tout malade, bouleversé, il en voulait à sa femme de lui avoir obéi, à Geneviève d'avoir laissé faire sa mère, à lui-même d'avoir été si dur et égoïste.

— Où vas-tu ? lui dit Mme Laroche, qui le vit chercher son chapeau.

— A la préfecture.

— C'est inutile, murmura la pauvre femme qui pleurait, c'est demain la veille de Noël et Geneviève m'a demandé son cadeau, je lui ai gardé Violette pour son petit Noël.

Violette, qui avait assisté dans l'autre chambre à cette petite scène, était dans les bras du digne homme, qui l'enleva en l'air et l'embrassa avec des larmes plein les yeux. Nous aurons deux enfants, dit-il.

. . . . . .

Notre petite histoire a un épisode. Il est court et bien parisien.

Le lendemain on fêta la Noël, et le réveillon, un peu court mais des plus gais, se prolongea assez tard. Une corbeille de pâtisserie et quelques autres friandises en firent tous les frais, mais la joie d'une conscience satisfaite et le bonheur des deux enfants, assurés de ne plus se quitter, donna à cette agape intime et modeste un charme inconnu aux réunions bruyantes et folles d'une jeunesse insouciante.

Mais ce n'est pas là notre épisode.

On se rappelle que Violette avait un oncle, qu'on disait à son aise, mais qu'on n'avait pu retrouver et qu'on soupçonnait dans les Indes. On en revient quelquefois de ce pays lointain, mais quand on n'en revient pas, on y meurt. C'est ce qui était arrivé pour cet honnête parent dont on apprit certain jour le décès. Mais quel digne homme, mon Dieu !... En effet, avant de mourir il s'était enrichi et avait eu soin de faire venir un notaire à son chevet, de lui dicter ses volontés et de donner les indications nécessaires pour qu'on retrouvât sa sœur, qui selon lui, demeurait à Paris et devenait son unique héritière.

La pauvre femme n'existait plus, mais Violette la remplaçait et la petite fille, un beau matin, se réveillait avec de belles rentes au soleil. Quatre cent mille francs, nous a-t-on raconté, un chiffre énorme, de quoi équiqer une armée pour conquérir le monde quand il faut un si petit coin pour être heureux.

Un tuteur lui fut nommé et l'enfant déclara quelle n'en voulait pas d'autres que l'artisan qui l'avait recueillie et qu'elle appelait son père.

Aujourd'hui, que plusieurs années ont passé sur cette aventure, les Laroche vieillis, mais bien vivants, sont à la tête d'une vaste industrie touchant à la grande culture et qui emploie quelques centaines d'ouvriers pour lesquels l'ancien petit contre-maître a résolu le problème de l'existence digne et de la vieillesse respectée.

Quant à Violette et à Geneviève, elles ont épousé les deux frères, et je vous étonnerais bien si je vous disais le nom qu'elles portent ; c'est celui de deux hommes populaires dans notre grande et belle France et cités pour tout le bien qu'ils y ont fait; les nommer ce serait les trahir, car vous les reconnaîtriez aussitôt. Ne nous occupons d'ailleurs que de Geneviève et de Violette, Geneviève, que la fortune n'a pas changée et qui est toujours bonne comme lorsqu'elle était enfant, et Violette, qui n'a jamais oublié la veille de Noël pour tous ceux qui souffrent, et qui a fondé une grande maison où tous les pauvres petits abandonnés, grelottant sous la neige ou roulant dans le ruisseau, trouvent à la fois un refuge, une école et une famille.

Eugène MORET.

Un peu de tout.

Parmi les plus curieuses applications de l'électricité, il faut citer celle qui a pour but l'élevage des poussins. Elle sert d'abord à entretenir une température convenable dans les chambres d'incubation des œufs. Cette température ne devant pas dépasser 40 degrés, on place dans ces chambres un thermomètre pourvu de deux fils en communication avec le mercure; l'un pour la partie inférieure du tube, l'autre pour la partie supérieure jusqu'à la division 40°. Quand le mercure monte à 40°, il touche le fil supérieur, le courant s'établit, et au moyen d'un électro-aimant placé à l'extérieur de la cabane, une petite lucarne s'ouvre et l'air atmosphérique y pénètre.

Quant la température baisse, le contact cesse avec le fil supérieur, le courant s'interrompt, et l'électro-aimant n'agissant plus, la lucarne se referme. De cette façon, le degré maximum n'est jamais dépassé.

L'inventeur de cette couveuse artificielle rêve encore une application assez amusante de l'électricité à son industrie. Il paraît que les poussins ne mangent volontiers qu'en entendant le cri d'une poule.

L'éleveur, mis en goût par les applications du téléphone, en fait construire un en ce moment qui portera aux poussins, fussent-ils dispersés sous plusieurs cages dans une prairie, le gloussement

d'une poule unique enfermée dans la cabane principale. Chaque cabane de poussins possèdera son petit appareil.

— Je me servirai, a dit l'inventeur, d'un téléphone parlant.

Le téléphone apportant à des poulets l'illusion du cri maternel : voilà certainement une application que son inventeur Graham Bell n'avait pas entrevue.

Les habitudes de parcimonie de la reine Sophie de Suède ont passé en proverbe. Digne fille des Nassau et digne héritière de leur pratique d'ordre et d'épargne, elle administre son budget à rendre des points aux petites rentières les plus économes. Entr'autres exemples on cite celui-ci : Il est d'usage en Suède, que les reines donnent au musée souverain leur costume de couronnement. Après bien des hésitations, la reine Sophie consentit à sacrifier à la tradition. Quand le conservateur du musée déballa l'envoi royal, il constata l'absence des gants de Sa Magesté. Il crut à un oubli et en informa sa souveraine :

— Ah! pour les gants, jamais, répliqua celle-ci énergiquement; je les garde, ils peuvent encore servir!...

Le krach. — Un chroniqueur prétend que la crise du marché financier de Paris et de Lyon ne peut pas être considérée comme un *krach*, dans toute l'acception du terme. Ce mot, qui signifie littéralement : craquement, est, en l'espèce, une figure de réthorique par laquelle on met l'effet pour la cause, le bruit sinistre qui accompagne l'écroulement de tout un édifice pour l'effondrement lui-même. Cette figure a été inventée à Vienne, lors de la grande débâcle financière qui atteignit cette ville en 1873.

Une charge très mauvaise pour la victime, et néanmoins recommandée aux amateurs :

Vous dites à quelqu'un avec qui vous vous promenez :

— Je parie donner un coup de poing sur le chapeau de ce monsieur qui marche devant nous.

— Allons donc !

— Vingt francs.

— Ça y est.

Vous arrivez derrière le monsieur, et v'lan, vous lui entrez le chapeau jusqu'aux yeux.

Colère, jurons, et cœtera.

Pendant qu'il se débat furibond pour émerger de son couvre-chef, vous vous êtes prestement enfoncé le vôtre jusqu'au col.

Et vous vous débattez aussi.

Lorsque le monsieur reparaît, cramoisi, et va vous chercher querelle, vous vous écriez :

— Quel peut être le polisson qui s'est permis de nous...?

Le monsieur vous prend pour un compagnon de mystification, gronde avec vous... et vous vous séparez les meilleurs amis du monde, ayant gagné vos vingt francs.

Un de nos propriétaires s'entretenait dernièrement avec son jardinier sur les progrès de l'agriculture au point de vue des engrais chimiques, et lui disait : « Ecoute, Georges, il viendra un jour où un homme pourra porter l'engrais nécessaire à une pose de terrain, dans une des poches de son gilet. »

— Oui, et la récolte dans l'autre, répondit l'incrédule jardinier.

Le *Paris-Conférence* est un journal sérieux, qui compte parmi ses collaborateurs MM. Flammarion, Legouvé, de Lesseps, Naquet, Sarcey, etc., etc. Voici, cependant, ce que nous lisons dans son numéro du 5 courant, sous la rubrique : *Revue scientifique et industrielle :*

Dans la matinée du 14 novembre dernier, une énorme pierre météorite est tombée avec un bruit épouvantable sur la place du Marché, à Vevey. Cet aérolithe est la masse pierreuse la plus considérable, provenant des espaces célestes, dont la chute ait été jusqu'ici scientifiquement observée. La coïncidence de cette chute avec l'apparition de l'essaim d'étoiles filantes connues sous le nom de *Léonides*, gênera, sans doute, dans leur théorie, les astronomes qui ne veulent admettre aucune similitude d'origine entre les étoiles filantes et les aérolithes. Le météore de Vevey semblait venir d'un point situé dans l'espace, directement au-dessus des montagnes qui bordent le lac de Genève, du côté de la Savoie. Il n'y a eu par bonheur aucun accident à regretter, mais un bloc si considérable aurait certainemeut écrasé la maison sur laquelle il serait tombé.

La livraison de février de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants :

L'armée française en 1882. Les officiers, par M. Abel Veuglaire. — En passant. Nouvelle, par Mme Jeanne Mairet. — L'Ile de Madère, par M. V. de Floriant. — George Eliot, par M. René Tasselin. — Les pères, comédie de société, par M. Paul Gervais. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

M. le professeur Scheler nous annonce, pour mardi 28 courant, à 8 heures du soir, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre, une **soirée populaire**, comme hommage à *Victor Hugo*, à l'occasion de ses quatre-vingt ans. — Nous sommes persuadés d'avance du succès de M. Scheler, si connu et si apprécié des Lausannois.

THÉATRE. — M. Laclaindière nous annonce deux belles représentations qui ne peuvent manquer d'attirer un nombreux public :

Dimanche 26 février : **Le médecin des enfants**, drame en 5 actes, dans lequel nous aurons le plaisir de voir notre directeur, excellent artiste, remplir le rôle de Lucien Lemonier, qu'il a joué au théâtre de l'*Ambigu*. Cette pièce sera suivie d'une 2me représentation de : *Le Misanthrope et l'Auvergnat*, comédie en un acte.

Lundi 27 février : **Divorçons**, comédie en 3 actes, de Victorien Sardou, représentée par une troupe parisienne, dans laquelle nous remarquons les noms de plusieurs artistes qui se sont fait une réputation à Paris.— Dimanche, rideau à 7 1/2 heures. — Lundi à 8 1/4 heures.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Ce